

LES
MYSTÈRES



DE PARIS

PAR

EUGÈNE SUÉ

— TOME SECOND —

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENNELLE, 11



l'étage supérieur ; à côté de cet escalier, l'entrée d'une grande salle, garnie de plusieurs tables destinées aux habitudes du cabaret. La lumière d'une lampe, jointe aux flammes du foyer, fait reluire un grand nombre de casseroles et autres ustensiles de cuivre pendus le long des murailles ou rangés sur des tablettes avec différentes poteries ; une grande table occupe le milieu de cette cuisine.

La veuve du supplicié, entourée de trois de ses enfants, est assise au coin du foyer. Cette femme, grande et maigre, paraît avoir quarante-cinq ans. Elle est vêtue de noir ; un mouchoir de deuil noué en *marmotte*, cachant ses cheveux, entoure son front plat, blême, déjà sillonné de rides ; son nez est long et droit, ses pommettes saillantes, ses joues creuses, son teint bilieux, blafard ; les coins de sa bouche, toujours abaissés, rendent plus dure encore l'expression de ce visage froid, sinistre, impassible comme un masque de marbre. Ses sourcils gris surmontent ses yeux d'un bleu terne. La veuve du supplicié s'occupe d'un travail de couture, ainsi que ses deux filles.

L'aînée, sèche et grande, ressemble beaucoup à sa mère... C'est sa physionomie calme, dure et méchante, son nez mince, sa bouche sévère, son regard *pâle*. Seulement son teint terne, jaune comme un coing, lui a valu le surnom de Calébasse. Elle ne porte pas le deuil : sa robe est brune, son bonnet de tulle noir laisse apercevoir deux bandeaux de cheveux rares, d'un blond fade et sans reflet.

François, le plus jeune des fils Martial, accroupi sur un escabeau, remaille un *aldret*, filet de pêche destructeur, sévèrement interdit sur la Seine. Malgré le hâle qui le brunit, le teint de cet enfant est florissant ; une forêt de cheveux roux couvre sa tête ; ses traits sont arrondis, ses lèvres grosses, son front saillant, ses yeux vifs, perçants : il ne ressemble ni à sa mère ni à sa sœur aînée ; il a l'air sournois, craintif ; de temps à autre, à travers l'espèce de crinière qui retombe sur son front, il jette obliquement sur sa mère un coup d'œil défilant, ou échange avec sa petite sœur Amandine un regard d'intelligence et d'affection.

Celle-ci, assise à côté de son frère, s'occupe, non pas à marquer, mais à *démarquer* du linge volé la veille. Elle a neuf ans ; elle ressemble autant à son frère que sa sœur ressemble à sa mère ; ses traits, sans être plus réguliers, sont moins grossiers que ceux de François. Quoique couvert de taches de rousseur, son teint est d'une fraîcheur éclatante ; ses lèvres sont épaisses, mais vermeilles ; ses cheveux, roux, mais fins, soyeux, brillants ; ses yeux, petits, mais d'un bleu pur et doux.

Lorsque le regard d'Amandine rencontre celui de son frère, elle lui montre la porte ; à ce signe, François répond par un soupir ; puis, appelant l'attention de sa sœur par un geste rapide, il compte distinctement du bout de son filoir dix mailles de filet... Cela veut dire, dans le langage symbolique des enfants, que leur frère Martial ne doit rentrer qu'à dix heures.

— De la levantine... ça se vendra comme du pain... — dit la veuve en puisant à son tour dans la caisse.

— La recéleuse de Bras-Rouge, qui demeure rue du Temple, achètera les étoffes, — ajouta Nicolas; — et le père Micou, le logeur en garni du quartier Saint-Honoré, s'arrangera du rouget¹.

— Amandine, — dit tout bas François à sa petite sœur, — comme ça ferait une jolie cravate, un de ces beaux mouchoirs de soie... que Nicolas tient à la main !...

— Ça ferait aussi une bien jolie marmotte, — répondit l'enfant avec admiration.

— Faut avouer que tu as eu de la chance de monter sur cette galiote, Nicolas, — dit Calebasse. — Tiens, fameux ! maintenant, voilà des châles... il y en a trois... vraie bourre de soie... Vois donc, ma mère !...

— La mère Burette donnera au moins cinq cents francs du tout, — dit la veuve après un mûr examen.

— Alors ça doit valoir au moins quinze cents francs, — dit Nicolas ; — mais, comme on dit, tout recéleur... tout voleur. Bah ! tant pis... je ne sais pas chicaner... Je serai encore assez colas cette fois-ci pour en passer par là où la mère Burette voudra et le père Micou aussi ; mais lui, c'est un ami.

— C'est égal, il est voleur comme les autres, le vieux revendeur de ferraille ; mais ces canailles de recéleurs savent qu'on a besoin d'eux, reprit Calebasse en se drapant dans un des châles, — et ils en abusent !

— Il n'y a plus rien, — dit Nicolas en arrivant au fond de la caisse.

— Maintenant il faut tout resserrer, — dit la veuve.

— Moi, je garde ce châle-là, — reprit Calebasse.

— Tu gardes... tu gardes... — s'écria brusquement Nicolas, — tu le garderas... si je te le donne... Tu prends toujours... toi... madame Pas-Géné.

— Tiens !... et toi donc, tu t'en privas... de prendre.

— Moi, je *grinchis* en risquant ma peau ; c'est pas toi qui aurais été *enflaqué* si on m'avait pincé sur la galiote...

Eh bien ! le voilà, ton châle, je m'en moque pas mal ! — dit aigrement Calebasse en le rejetant dans la caisse.

— C'est pas à cause du châle... que je parle ; je ne suis pas assez chiche pour lésiner sur un châle : un de plus ou un de moins, la mère Burette ne changera pas son prix ; elle achète en bloc, — reprit Nicolas. — Mais, au lieu de dire que tu prends ce châle, tu peux me demander que je te le donne... Allons, voyons, garde-le... Garde-le, je te dis... ou je l'envoie au feu pour faire bouillir la marmite !

Ces paroles calmèrent la mauvaise humeur de Calebasse ; elle prit le châle sans rancune.

Nicolas était sans doute en veine de générosité ; car, déchirant

1. Cuivre.

avec ses dents le chef d'une des pièces de soierie, il en détacha deux foulards et les jeta à Armandine et à François, qui n'avaient pas cessé de contempler cette étoffe avec envie.

— Voilà pour vous, gamins ! cette bouchée-là vous mettra en goût de grincer... L'appétit vient en mangeant.. Maintenant allez vous coucher... j'ai à jaser avec la mère ; on vous portera à souper là-haut.

Les deux enfants battirent joyeusement des mains, et agitèrent triomphalement les foulards volés qu'on venait de leur donner.

— Eh bien ! petits bêtas, — dit Calebasse, — écoutez-vous encore Martial ? est-ce qu'il vous a jamais donné des beaux foulards comme ça, lui ?

François et Armandine se regardèrent, puis ils baissèrent la tête sans répondre.

— Parlez donc ! — reprit durement Calebasse ; — est-ce qu'il vous a jamais fait des cadeaux, Martial ?

— Dame !... non... il ne nous en a jamais fait, — dit François en regardant son mouchoir de soie rouge avec bonheur.

Armandine ajouta bien bas : — Notre frère Martial ne nous fait pas de cadeaux... parce qu'il n'a pas de quoi...

— S'il volait, il aurait de quoi, — dit durement Nicolas ; — n'est-ce pas, François ?

— Oui, mon frère, — répondit François ; puis il ajouta : — Oh ! le beau foulard !... quelle jolie cravate pour le dimanche !

— Et moi, quelle belle marmotte ! — reprit Armandine.

— Sans compter que les enfants du chaudière du four à plâtre rageront joliment en vous voyant passer, — dit Calebasse ; et elle examina les traits des enfants pour voir s'ils comprenaient la méchante portée de ses paroles. L'abominable créature appelait la vanité à son aide pour étouffer les derniers scrupules de ces malheureux. — Les enfants du chaudière, — reprit-elle, — auront l'air de mendiants, ils en crèveront de jalousie ; car vous aurez l'air de petits bourgeois !

— Tiens ! c'est vrai, — reprit François : — alors je suis bien plus content de ma belle cravate, puisque les petits chaudières rageront de ne pas en avoir une pareille... n'est-ce pas, Armandine ?

— Moi, je suis contente d'avoir ma belle marmotte... voilà tout...

— Aussi, toi, tu ne seras jamais qu'une colasse ! — dit dédaigneusement Calebasse ; puis, prenant sur la table du pain et un morceau de fromage, elle le donna aux enfants, et leur dit : — Montez vous coucher... Voilà une lanterne, prenez garde au feu, et éteignez-la avant de vous endormir.

— Ah ça, — ajouta Nicolas, — rappelez-vous bien que si vous avez le malheur de parler à Martial de la caisse, des saumons de cuivre et des hardes, vous aurez une danse que le feu y prendra ; sans compter que je vous retirerai les foulards.

Après le départ des enfants, Nicolas et sa sœur enfouirent les hardes, la caisse d'étoffes et les saumons de cuivre au fond d'un

Après avoir partagé leur repas frugal, au lieu d'éteindre leur lanterne, selon les ordres de la veuve, les deux enfants avaient veillé, laissant leur porte entr'ouverte pour guetter leur frère Martial au passage, lorsqu'il rentrerait dans sa chambre. Posée sur un escabeau boiteux, la lanterne jetait de pâles clartés à travers sa corne transparente. Des murs de plâtre rayés de voliges brunes, un grabat pour François, un vieux petit lit d'enfant beaucoup trop court pour Amandine, une pile de débris de chaises et de bancs brisés par les hôtes turbulents de la taverne de l'île du Ravageur, tel était l'intérieur de ce réduit.

Amandine, assise sur le bord du grabat, s'étudiait à se coiffer en *marmotte* avec le foulard volé, don de son frère Nicolas. François, agenouillé, présentait un fragment de miroir à sa sœur, qui, la tête à demi tournée, s'occupait alors d'épanouir la grosse rosette qu'elle avait faite en nouant les deux pointes du mouchoir. Fort attentif et fort émerveillé de cette coiffure, François négligea un moment de présenter le morceau de glace de façon que l'image de sa sœur pût s'y réfléchir.

— Lève donc le miroir plus haut, — dit Amandine ; maintenant je ne me vois plus... Là... bien... attends encore un peu... voilà que j'ai fini... Tiens, regarde ! Comment me trouves-tu coiffée ?

— Oh ! très bien ! très bien !... Dieu ! Oh ! la belle rosette ! Tu m'en feras une pareille à ma cravate, n'est ce pas !

— Oui, tout à l'heure... mais laisse-moi me promener un peu. Tu iras devant moi... à reculons, en tenant toujours le miroir haut... pour que je puisse me voir en marchant...

François exécuta de son mieux cette manœuvre difficile, à la grande satisfaction d'Amandine, qui se prélassait, triomphante et glorieuse, sous les cornes et sous l'énorme bouffette de son foulard. Très innocente et très naïve dans toute autre circonstance, cette coquetterie devenait coupable en s'exerçant à propos du produit d'un vol que François et Amandine n'ignoraient pas. Autre preuve de l'effrayante facilité avec laquelle des enfants, même bien doués, se corrompent même à leur insu, lorsqu'ils sont continuellement plongés dans une atmosphère criminelle.

Et d'ailleurs, le seul mentor de ces petits malheureux, leur frère Martial, n'était pas lui-même irréprochable, nous l'avons dit ; incapable de commettre un vol ou un meurtre, il n'en menait pas moins une vie vagabonde et peu régulière. Sans doute les crimes de sa famille le révoltaient ; il aimait tendrement les deux enfants, il les défendait contre les mauvais traitements ; il tâchait de les soustraire à la pernicieuse influence de sa famille ; mais n'étant pas appuyés sur des enseignements d'une moralité rigoureuse, absolue, ses conseils sauvegardaient faiblement ses protégés. Ils se refusaient à commettre certaines mauvaises actions, non par honnêteté, mais pour obéir à Martial, qu'ils aimaient, et pour désobéir à leur mère, qu'ils redoutaient et haïssaient. Quant aux notions du juste et de l'injuste, ils n'en avaient

menait le fiacre que ce grand monsieur en deuil avait loué pour cette affaire. Voyons, la mère, comment voulez-vous que la Chouette nous dénonce, puisqu'elle nous dit les coups qu'elle monte... et que nous ne lui disons pas les nôtres?... car elle ne sait rien de la noyade de tout à l'heure... Soyez tranquille, allez, la mère, les loups ne se mangent pas... la journée sera bonne; quand je pense que la courtière a souvent pour des vingt, des trente mille francs de diamants dans son sac et qu'avant deux heures nous la tiendrons dans le caveau de Bras-Rouge !... Trente mille francs de diamants !... pensez donc !

— Et, pendant que nous tiendrons la courtière, Bras-Rouge restera en dehors de son cabaret ? — dit la veuve d'un air soupçonneux.

— Et où voulez-vous qu'il soit ? S'il vient quelqu'un chez lui, ne faut-il pas qu'il réponde, et qu'il empêche d'approcher de l'endroit où nous ferons notre affaire ?...

— Nicolas !... Nicolas !... — cria tout à coup Calebasse au dehors, — voilà les deux femmes...

— Vite, vite, la mère, votre châte, je vais vous conduire à terre, ça sera autant de fait, — dit Nicolas.

La veuve avait remplacé sa marmotte de deuil par un bonnet de tulle noir. Elle s'enveloppa dans un grand châte de turtan à carreaux gris et blancs, ferma la porte de la cuisine, plaça la clef derrière un des volets du rez-de-chaussée et suivit son fils à l'embarcadere. Presque malgré elle, avant de quitter l'île, elle jeta un long regard sur la fenêtre de Martial, fronça les sourcils, pinça ses lèvres; puis, après un brusque et nouveau tressaillement, elle murmura tout bas : — C'est sa faute... c'est sa faute...

— Nicolas... les vois-tu... là-bas.. le long de la butte ? il y a une paysanne et une bourgeoise, — s'écria Calebasse en montrant, de l'autre côté de la rivière, madame Séraphin et Fleur-de-Marie qui descendaient un petit sentier contournant un escarpement très élevé d'où l'on dominait un four à plâtre.

— Attendons le signal, n'allons pas faire de mauvaise besogne, — dit Nicolas.

— Tu es donc aveugle ? Est-ce que tu ne reconnais pas la grosse femme qui est venue avant-hier ?... Vois donc son châte orange. Et la petite paysanne, comme elle se dépêche !... Elle est encore bonne enfant, celle-là... on voit bien qu'elle ne sait pas ce qui l'attend.

— Oui, je reconnais la grosse femme. Allons, ça chauffe... ça chauffe. Ah çà ! convenons bien du coup, Calebasse, — dit Nicolas. — Je prendrai la vieille et la jeune dans le bachot à soupape... tu me suivras dans l'autre bout à bout... et attention à ramer juste, pour que d'un saut je puisse me lancer dans ton bateau dès que j'aurai fait jouer la trappe et que le mien enfoncera.

— N'aie pas peur, ce n'est pas la première fois que je rame, n'est-ce pas ?

d'eux s'en va trouver le doyen et lui dire qu'ils avaient beau frapper, et que leur maître ne leur ouvrirait pas. »

— Le gredin se sera soulé comme un Anglais, dit-il ; je lui ai envoyé du vin tantôt ; faut enfoncer la porte, ces enfants ne peuvent pas passer la nuit dehors.

« On enfonce la porte à coups de merlin ; on ouvre, on monte, on arrive dans la chambre ; et qu'est-ce qu'on voit ? Gargousse enchaîné et accroupi sur le corps de son maître, et jouant avec le rasoir ; le pauvre Gringalet, heureusement hors de la portée de la chaîne de Gargousse, toujours assis et attaché sur sa chaise, n'osant pas lever les yeux sur le corps de Coupe-en-Deux, et regardant, devinez quoi ? la petite mouche d'or, qui, après avoir voleté autour de l'enfant comme pour le féliciter, était enfin venue se poser sur sa petite main. Gringalet raconta tout au doyen et à la foule qui l'avait suivi ; ça paraissait vraiment, comme on dit, un coup du ciel ; aussi le doyen s'écrie : — Un triomphe à Gringalet !... un triomphe à Gargousse, qui a tué ce mauvais brigand de Coupe-en-Deux ! il coupait les autres... c'était son tour d'être coupé. — Oui ! oui ! dit la foule ; car le montreur de bêtes était détesté de tout le monde. Un triomphe à Gargousse ! Un triomphe à Gringalet !

« Il faisait nuit ; on allume des torches de paille, on attache Gargousse sur un banc que quatre gamins portaient sur leurs épaules ; le gredin de singe n'avait pas l'air de trouver ça trop beau pour lui, et il prenait des airs de triomphateur en montrant les dents à la foule. Après le singe venait le doyen, portant Gringalet dans ses bras ; tous les petits montreurs de bêtes, chacun avec la sienne, entouraient le doyen, l'un portait son renard, l'autre sa marmotte, l'autre son cochon d'Inde ; ceux qui jouaient de la vielle jouaient de la vielle ; il y avait des charbonniers auvergnats avec leur musette, qui en jouaient aussi ; c'était enfin un tintamarre, une joie, une fête qu'on ne peut s'imaginer ! Derrière les musiciens et les montreurs de bêtes venaient tous les habitants de la Petite-Pologne, hommes, femmes, enfants ; presque tous tenaient à la main des torches de paille, et criaient comme des enragés : Vive Gringalet ! vive Gargousse !... Le cortège fait dans cet ordre-là le tour de la cassine de Coupe-en-Deux. C'était un drôle de spectacle, allez, que ces vieilles masures et toutes ces figures éclairées par la lueur rouge des feux de paille qui flamboyaient... flamboyaient !... Quant à Gringalet, la première chose qu'il avait faite, une fois en liberté, ça avait été de mettre la petite mouche d'or dans un cornet de papier, et il répétait tout le temps de son triomphe :

« — Petits mouchérons, j'ai bien fait d'empêcher les araignées de vous manger, car... » La fin de Pique-Vinaigre fut interrompue.

— Eh ! père Roussel, — cria une voix du dehors, — viens donc manger ta soupe ; quatre heures vont sonner dans dix minutes.

— Ma foi ! l'histoire est à peu près finie, j'y vais. Merci, mon garçon, tu m'as joliment amusé, tu peux t'en vanter, — dit le